

C'était la nuit, c'était la nuit dehors, parce que la nuit appartient, vous le savez bien, d'abord aux braconniers, et puis après, à tous ceux qui sont les braconniers de Dieu . En ce temps-là, il fallait se cacher...

Les prêtres qui ont été arrêtés, parce qu'ils disaient la messe en cachette, ont été amenés de chez nous sur les pontons de La Rochelle ; 7 du diocèse ont terminé à Cayenne, en Guyane, et ceux qui les accompagnaient ou qui les cachaient risquaient les mêmes peines. La nuit la plus profonde n'était pas celle du ciel ; la nuit la plus profonde, c'était la nuit des coeurs.

Vous vous rappelez bien dans quel état était le pays à ce moment-là : la Grande Terreur où on tuait à tour de bras était passée ; mais d'autres terreurs avaient commencé, administratives, pointilleuses, peut-être plus haineuses encore que la première, non pas la haine d'une ardeur mais la haine d'une rancoeur. Le pays était ruiné, et, comme à chaque fois qu'il y a des troubles, il y a des gens qui en profitent : les propriétés, à peu près bien tenues de cette région avaient été prises, reprises, vendues, dépecées, divisées ; on cultivait beaucoup moins la terre. Les hommes d'ailleurs se cachaient ou étaient déjà partis aux armées.

Qu'est-ce qu'on peut faire devant une telle nuit ?

Et nous sommes aujourd'hui, vous le savez bien, dans les cris qui montaient de votre assemblée, dans les ténèbres : tous ces gens qui n'ont pas de santé , qui n'ont pas de travail, qui n'ont pas d'espoir, tous ces gens qui ne savent vers où aller, vers où se tourner.

Alors, hier comme aujourd'hui, il y a deux siècles comme aujourd'hui, on continue de son mieux son travail ,mais on sait bien qu'on ne peut pas avoir beaucoup de cœur à l'ouvrage quand on ne sait pas de quoi demain sera fait. Bien sur, il y a moins de sang versé aujourd'hui qu'il y a deux siècles , il y a moins de gens emprisonnés pour leurs idées aujourd'hui qu'il y a deux siècles, il y a beaucoup plus de gens blessés aujourd'hui qu'il y a deux siècles, beaucoup plus de gens qui n'ont plus le goût à vivre, qui se suicident, qu'il y a deux siècles. Si on faisait le poids dans une balance...

Alors, dans cette nuit des coeurs, dans cette nuit des hommes, qu'a dû peser , si un journaliste avait été présent, la rencontre d'un prêtre réfractaire ? Il avait refusé de prêter le serment , ne voulant pas soumettre la foi à une volonté politique. Il avait voulu garder la liberté de la foi. Et parce que, loin des demandes, le pape avait dit non, ce prêtre a dit non ; il était seul . Les prêtres officiels s'étaient succédé pendant ces années, à Poitiers, l'évêque réel était parti, et on était déjà au second successeur.

A qui se fier ?

Et, elle, après avoir soigné si longtemps un père malade, avoir vu partir ses frères, elle n'était qu'une petite fille, ancienne châtelaine, ruinée et sans pouvoir.

Et voilà que se rencontrent ici, ce que le pays pouvait comporter de plus fragile , une ci-devant, comme on disait, une ancienne châtelaine, avec un prêtre qui revenait d'exil parce qu'il ne voulait pas vous laisser seuls.

Aux yeux des hommes, cette rencontre est l'addition de deux faiblesses .

Il y avait d'un côté la volonté de l'administration de mettre sur pied un ordre nouveau, une économie nouvelle : il y a eu des expériences à l'époque...

Et voilà qu'ici, il y avait ce qui était le plus fragile : deux pourchassés que les gendarmes auraient été contents d'arrêter ; cela leur aurait valu une promotion ...

Alors, quand on met en face à face la puissance de ceux qui ont le pouvoir, de ceux qui avaient pris l'argent, de ceux qui étaient les nouveaux possédants, les nouveaux puissants, et dans cette grange, la rencontre d'André-Hubert et de Jeanne-Elisabeth, humainement, à vue humaine, c'est les premiers qui auraient gagné. Deux siècles après, que voit-on ?

C'est l'inverse ! c'est le prêtre qui avait raison, c'est Jeanne -Elisabeth qui avait raison. Et ils ont fait beaucoup plus en deux siècles qu'il ne reste de tous les bruits, de toutes les rumeurs et de tout le vacarme qui se faisaient du Blanc à Chauvigny ,à cette époque-là.

D'où vient leur force ? d'où vient leur courage ? pourquoi est-ce que cette rencontre pèse plus lourd que tous les événements qui, ici, l'ont entourée ? Leur rencontre, elle vient d'un amour ! Ils ont raison parce qu'ils ont suivi cet amour .

Les hommes ont faim, même chez nous ; n'oublions pas trop facilement que des enfants de notre diocèse ne mangent qu'une fois par jour à la cantine scolaire.

N'oublions pas trop vite que des gens ont à peine de quoi survivre . On ne les voit pas, ils se cachent, et, de toute façon , la misère on ne la voit jamais.

Les hommes ont faim de pain. Les hommes ont besoin d'être aimés. Les hommes ont besoin de dignité. Et c'est parce que l'homme a faim que Dieu s'est fait la nourriture de l'homme. C'est parce que les hommes ont faim et soif d'être aidés, d'être reconnus, d'être traités en hommes, que le Christ s'est fait Eucharistie. Parce que là, il nous donne tout. Il nous donne ce que personne d'autre ne peut nous donner : sa vie et plus que sa vie , une générosité et un amour qui sont à la dimension même de l'amour et de la générosité de Dieu.

C'est parce qu'ils l'avaient compris que Jeanne-Elisabeth et André-Hubert, en se rencontrant, ont décidé de donner toute leur vie à servir un tel amour.

Il a raison celui qui donne dans ce monde l'Amour qui vient de Dieu.

Evidemment, à première vue, ça ne paraît pas aller très loin parce que ce qui compte pour nous c'est de savoir si on fait trois, cinq kilomètres de route, si on va goudronner le chemin de telle ferme, si on va pouvoir ensemer combien d'hectares en maïs ; voilà, c'est ce qu'on appelle « les choses qui comptent » et puis après ? une grêle, il suffit qu'au bout du chemin la ferme ne soit plus habitée, alors que devient le goudron ? Ca passe tout ça !

Il y a une chose qui reste, c'est l'amour qu'on donne.

Parce que le goudron, les gens ne le mangent pas, et les tonnes de maïs , c'est pas ça qui donne à un homme sa dignité .

Mais être aimé comme le Christ nous a aimés , donner comme le Christ a donné, jamais, jamais cela ne s'était rencontré. Voilà la source !

Mais parce qu'ils ont cru à ce don , parce qu'ils ont cru à cet amour, Jeanne-Elisabeth et André-Hubert ont fondé ici une source qui continue encore à couler et qui donne aux gens l'amour dont ils ont besoin, la reconnaissance qu'ils cherchent et la dignité qu'ils demandent. Ils ont traité chacun avec respect.

C'est l'amour qui reste , parce que, quand on a l'amour dans le cœur, on sait trouver les gestes qui peuvent aider quelqu'un sans l'humilier, on sait trouver comment soigner les plaies sans maintenir quelqu'un en servitude ; on a la charité légère, comme les mains du Christ qui sont trouées pour ne rien garder ... Cet amour-là, c'est l'amour de l'Eucharistie, disponible, présent. Le Christ ne dit rien, il est là, il nous attend, et si on le prend, si on le reçoit, c'est son feu qui nous brûle , c'est son espérance qui nous empoigne.

L'Eucharistie a été la source de cette intimité d'Elisabeth et d'André-Hubert avec le Christ, et cette intimité-là, cet amour-là, ils l'ont donné. Ils l'ont donné dans un temps oh combien difficile !

On a dit tout à l'heure dans la présentation combien ils étaient partis des petits, des enfants, des pauvres...

L'Eucharistie est le pain des pauvres. Quand on est riche on ne communie pas . On assiste, à la messe, quand encore on y va . Pour communier il faut avoir faim , pour communier il faut être petit et pauvre. Dis-moi si tu as faim, je te dirai si tu vas à la messe ; dis-moi quelle faim tu as dans le cœur, je te dirai si tu as besoin de l'Eucharistie. Peut-être bien que notre malheur aujourd'hui c'est d'être repus, et on peut l'être de bien des manières.

Au temps d' Elisabeth et d'André-Hubert, vers où se tournaient les gens ?

Ils se tournaient vers les nouveaux propriétaires, vers les nouveaux administrateurs, vers les puissants.

Et même il y a des gens qui commençaient à profiter déjà de ce qu'il n'y avait pas d'évêque à Poitiers, pas de prêtres dans la campagne pour tirer parti, pour tirer profit de ces absences. On voyait des prêtres se refaire une carrière personnelle, à leur titre, pour eux ; ils avaient été d'anciens jureurs , d'anciens exilés, et ils revenaient se reconstituer un territoire personnel. Au nom du Christ, ils déchiraient l'Eglise. Sous prétexte d'être proches des gens, ils utilisaient la pauvreté des gens ...car le seul « servir les pauvres » c' est toujours des voix utiles à quelque bande que ce soit .

Ce n'est pas ce qu'a fait André-Hubert ; homme d'église, il n'a rien fait pour lui. Servir les pauvres, c'est devenir plus pauvre encore qu'eux. Il n'a pas travaillé pour son intérêt, il n'a pas travaillé pour le rendement... Jeanne-Elisabeth non plus ! Ils ont tout donné même leur apparence de succès. Ils ont tout laissé, même le bien qu'ils faisaient. Perdus, perdus dans l'Amour qui les habitaient , ne regardant jamais que ce qu'ils avaient encore à faire et non ce qui, derrière eux, était déjà fait.

Quand un homme et une femme sont capables de donner leur vie comme cela, et de tout poser pour le Christ, alors quelle fécondité ! quelle espérance !

Il y a encore aujourd'hui des naissances, comme en cette nuit-là ; il y a encore des gens qui se lèvent, des simples gens, et qui prennent à bras-le-corps la misère des autres, la peine des autres, la vie de notre Eglise et qui la font revivre et renaître.

Car l'Espérance, elle est toujours par là ; elle naît dans une étable, dans un Bethléem, elle passe par la Croix, parce qu'il faut s'y donner jusqu'à la mort...et c'est cela vivre. C'est même la vie la plus passionnante et la plus belle qui soit !

Prions, prions pour retrouver les mains ouvertes, la pauvreté du cœur.

Prions pour que cette nuit soit, pour nous, une nuit de rencontre, comme pour cette jeune fille de 24 ans et ce prêtre à peine plus âgé.

Prions pour que le visage des pauvres nous fasse ouvrir les mains. Laissons notre vie devenir une Eucharistie vivante. Prions

